

RUDOLF WINDISCH
(Rostock, Germania)

LE ROUMAIN DU 20^{ÈME} SIECLE DANS SON CONTEXTE HISTORIQUE, LITTERAIRE ET LINGUISTIQUE JUSQU'EN 1989

1. Bref aperçu de l'histoire de la Roumanie jusqu'en 1989

Le 27 août 1916, après la signature d'un accord secret avec l'Entente cordiale (la France et le Royaume-Uni), le roi Ferdinand I^{er} de Roumanie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. La Roumanie se voit battue en 1916/1917, et les Puissances Centrales (l'Empire Allemand et l'Autriche-Hongrie) contraignent la Russie tsariste, après son effondrement, à signer le Traité de Bucarest, le 7 mai 1918. Suite à la défaite imminente des Puissances Centrales (Armistice du 11 novembre 1918, désagrégement de l'Empire Austro-Hongrois) les conditions du traité ne seront cependant jamais appliquées. Avec le Traité de Saint-Germain (le 10 septembre 1919) et le Traité de Trianon (le 4 juin 1920), la Bucovine, la Transylvanie (appelée *Siebenbürgen*, en allemand, *Ardeal*, en roumain et *Erdély*, en hongrois), ainsi que le Banat oriental, sont rattachées au Royaume de Roumanie. Suite au Traité de Neuilly, signé le 27 novembre 1919, la Dobroudja méridionale (*Dobrogea*, en roumain) devient à nouveau roumaine et en janvier 1918, c'est au tour de la Bessarabie de rejoindre la Roumanie – malgré l'opposition massive de la Russie désormais bolchévique –, bref un groupement de territoires principalement roumanophones. Avec ses 300 000 km², la Roumanie a désormais atteint le double de sa superficie d'avant-guerre (environ 140.000 km², en 1914).

À la fin de la guerre, environ à partir de 1922, sous l'égide de Vintilă Brătianu, le Parti libéral accède au pouvoir et tente de mettre en place une administration centrale et d'assimiler diverses ethnies minoritaires. En 1925, le prince héritier roumain, le futur Carol II^{ème}, est contraint de renoncer au trône. Se met alors en place pour Mihai

I^{er}, petit-fils encore mineur du roi Ferdinand (décédé en 1927), une sorte de conseil de régence. Le Parti National Paysan, nouvellement constitué sous l'égide de Iuliu Maniu, rappelle en 1930 Carol II^{ème} de l'exil ; une cascade de « Premier ministres » s'ensuit (avec, entre autres, Nicolae Iorga, Iuliu Maniu, Ion Gheorghe Duca, Octavian Goga), signe d'une politique intérieure autoritaire. Nicolae Titulescu, Ministre des Affaires étrangères, envisage d'étroits contacts politico-économiques avec la France, chose tout à fait bien vue par les intellectuels roumains, qui voient là une chance de nouer des liens avec le paysage culturel français (théâtre et littérature). La fin des années 20, marquée par une crise économique mondiale sur laquelle vient se greffer, en Roumanie, une mauvaise gestion sociale, est un terrain propice à la montée de troubles antisémites totalitaires, à mettre sur le compte du mouvement nationaliste de la « Garda de Fier, Mișcarea Legionară » (« La Garde de Fer, Le Mouvement légionnaire »). Les activités du mouvement vont mener, en 1938, à une contre-réaction de la part de Carol II^{ème}, qui va utiliser la mise en place d'une constitution autoritaire pour légaliser son régime dictatorial.

Les accords germano-russes, du 23 août 1939 et la défaite militaire française, en juin 1940, rendent le pacte d'assistance franco-anglais envers la Roumanie caduc. De plus, l'ultimatum soviétique du 26 juin 1940 pousse la Roumanie à céder la Bucovine du nord, ainsi que la Bessarabie. Le 30 août 1940, le deuxième arbitrage de Vienne, prononcé par les forces de l'Axe (l'Allemagne, l'Italie et le Japon), impose également la restitution de la majeure partie de la Transylvanie septentrionale à la Hongrie. Enfin, le 7 septembre 1940, par les Accords de Craiova, la Roumanie se voit contrainte de rendre la partie méridionale de la Dobroudja à la Bulgarie. Intervient alors le général Antonescu, qui, par le biais d'un coup d'État, le 6 septembre 1940, va contraindre le roi Carol II^{ème} à abdiquer en faveur de son fils, alors proclamé le roi Mihai I^{er} (1940–1947). Antonescu assume ses fonctions de chef du gouvernement en alliance avec la Garde de Fer et déclare, le 23 novembre 1940, l'adhésion de la Roumanie au pacte tripartite, signé entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Ceci aura pour effet le stationnement de troupes allemandes en Roumanie. Après la lourde défaite des troupes alliées germano-roumaines en Russie et la

défaite militaire de l'Allemagne nazie, qui s'en suivra, Antonescu, ayant passé des accords avec les militaires allemands, est renversé, le 23 août 1944, par le roi Mihai I^{er}, qui signe l'armistice avec Moscou. La Roumanie était désormais devenue l'ennemi de l'Allemagne et elle devait le rester jusqu'à la fin de la guerre.

En Roumanie, sous la pression soviétique, Petru Groza est nommé à la tête du gouvernement, le 6 mars 1945. Par le Traité de Paris du 10 février 1947, la Roumanie récupère la Transylvanie septentrionale, mais doit abandonner la Bucovine du nord, la Bessarabie et la Transnistrie. Le 30 décembre 1947, Groza et Gheorghiu-Dej contraignent le roi Mihai I^{er} à abdiquer. La constitution de la République Populaire de Roumanie (Republica Populară Română, RPR) entre en vigueur le 13 avril 1948. Dès 1948, l'on procède à la nationalisation de fabriques et d'entreprises privées, ainsi qu'au développement de l'industrie lourde, processus largement accéléré dès 1965, par le nouveau chef du parti Nicolae Ceaușescu. En décembre 1948, l'Eglise « Grecque-Catholique » est brutalement évincée et démantelée avec l'assassinat de ses chefs spirituels. En mai 1955, la Roumanie signe le Pacte de Varsovie et en décembre 1955, elle devient membre des Nations Unies. Une crise politique entre Moscou et Pékin permet à la Roumanie, soutenue à l'arrière-plan par la Chine, de prendre sur le plan politique ses distances avec Moscou. Un changement de constitution, en 1965, lui confère la dénomination de « République Socialiste de Roumanie » (Republica Socialistă România, RSR). Le 31 janvier 1967, débute la prise de relations diplomatiques avec la République Fédérale d'Allemagne et en 1989, le revirement politique met fin au règne de Ceaușescu, du Parti Communiste Roumain (PCR) et de la « Securitate » roumaine.

2. Bref aperçu de l'évolution de la littérature roumaine jusqu'en 1989

« La grande Roumanie » (« România Mare », terme populiste apparu après 1919, qui aujourd'hui encore vient nourrir, dans un contexte irrédentiste, la politique courante en Roumanie), qui se constitua après la Conférence de paix de Paris, incita les intellectuels roumains et notamment les patriotes vivant dans la tradition culturelle de la

Transylvanie à développer, après la Grande Guerre, une activité littéraire et artistique mettant l'accent sur l'identité nationale. A signaler parmi eux : Liviu Rebreanu (1885–1944), qui, en 1922, publia le roman *Pădurea Spânzuraților* (*La forêt des pendus*) ; Cezar Petrescu (1892–1961), avec *Întunecare* (*Effondrements*), roman de 1927–1928 (cf. DGLR) ; également Camil Petrescu (1894–1957. cf. DGLR), avec, en 1930, le roman *Ultima noapte de dragoste, întâia noapte de război* (*Dernière nuit d'amour, première nuit de guerre*), puis en 1933, *Patul lui Procust* (*Le lit de Procuste*). Ces auteurs-là, en faisant des affres de la guerre et de la manière dont on les a surmontées par la matière de leurs livres, lancent un nouveau courant littéraire. La réunification des anciens territoires roumains, le suffrage universel, ainsi que le droit octroyé à la population de faire valoir les libertés nationales et religieuses, constituent un terrain propice à un renouveau correspondant à celui qui a lieu dans le domaine économique, entre les années 1922 et 1928, lorsque les Libéraux étaient au pouvoir et concédaient aux paysans des lopins de terres qu'ils puissent exploiter eux-mêmes. Néanmoins, un essor supplémentaire de la production agricole, ainsi qu'une modernisation générale, n'étaient, vu le manque d'un soutien financier de l'état et une carence d'emprunts étrangers, aucunement assurés. Rebreanu, dans son roman *Ion* (1920, nom propre masc. *Jean*), a notamment choisi comme thème de son œuvre la terre et la propriété, dans le contexte politique du succès obtenu par les « Țărăniștii » (< roum. *țară* < lat. *terra* 'pays'), le Parti National Paysan, fondé en 1926, qui a supplanté les Libéraux, suite aux problèmes sociaux en suspens ; son roman offre ainsi une vision réaliste des problèmes sociaux du village roumain.

Un autre courant entrant dans le sillage de cette innovation intellectuelle des années 20 s'efforce de dresser un tableau de l'identité nationale et culturelle sur un plan philosophico-littéraire. Lucian Blaga (1895–1961. cf. DESR, p. 84–89) est le représentant par excellence de cette nouvelle tendance. Blaga est né à Lancrăm, à l'époque encore un petit village de la Transylvanie. Le flair de ce petit village a pu attiser sa verve historico-poétique. Blaga est à la fois philosophe, poète, professeur d'université et diplomate. On peut constater chez Blaga une influence notoire de la tradition culturelle austro-hongroise (de langue

allemande), présente en Transylvanie ; il nous lègue, avec sa *Trilogia culturii* (*La trilogie de la culture*, Bucarest 1944, ²1969), un véritable traité philosophique. Il ne s'agit donc plus d'une description des problèmes sociaux, comme chez Rebreanu. Blaga, lui, dépeint dans ses poèmes, une image idéalisée de la vie de village, enveloppée dans une transfiguration plus ou moins romantique, avec, en toile de fond, ses mythes encore partiellement pagano-chrétiens. Behring est d'avis que les analyses historico-culturelles et philosophiques de Blaga s'appuyaient essentiellement sur des considérations ethno-psychologiques. Dans les années 60, son œuvre poétique a servi de modèle à toute une génération de jeunes poètes (Behring 1994, p. 220).

Une place prépondérante incombe également à Mihail Sadoveanu (1880–1961. cf. DESR, p. 740ss.). Dans bon nombre de ses romans (plus de 120), il dévoile le village roumain dans sa plus grande simplicité (il était lui-même originaire d'un village de Moldavie). Dans ses descriptions idéalisées de la vie de village, il outrepassa parfois la simplicité du quotidien de ses habitants – et ce, même si ces derniers s'expriment dans un langage très élémentaire, comparé à la norme littéraire, nous les voyons plus ou moins livrés à des conflits profondément humains, comme le montre le cas de la paysanne Vitoria Lipan, dans le roman *Baltagul* (*Le hachereau*, 1930), personnage qui lutte pour venger la mort violente de son époux. Contrairement à la prose de Sadoveanu, nous allons découvrir chez Camil Petrescu, auquel nous avons déjà fait allusion, un tout autre courant. Cet auteur exige que ses collègues dépeignent sur le plan littéraire et artistique une « nouvelle réalité », en l'occurrence celle des « prétendus » changements ayant eu lieu au sein de la société roumaine. Pour Behring (1994, p. 230), qui considère Camil Petrescu « le créateur du roman et du théâtre roumain moderne », parle, dans le chapitre intitulé *L'Avant-garde – du désir de destruction futuriste, au Constructivisme et au Surréalisme*, d'un courant innovateur dirigé contre une conception populaire bien établie de l'art souscrivant à une harmonie socio-nationale. Tristan Tzara (1896–1963), soutenu par Eugen Ionescu/Eugène Ionesco (1909–1994. cf. DGLR), a proclamé le « dadaïsme », avec ses pièces de théâtre et ses textes, rédigés certes d'après une certaine logique linguistique, mais presque

toujours insensés et grotesques, quant à leur contenu (parmi ces derniers, *La cantatrice chauve* de Ionesco). Il est néanmoins intéressant de voir l'ampleur de l'influence des dadaïstes roumains et les répercussions qu'ils aient pu avoir, le cas échéant, sur le développement de l'avant-garde française. Il n'est cependant pas clair dans quelle mesure ils ont pu reconnaître l'influence de leur compatriote Urmuz (de son vrai nom, Demetru Demetrescu-Buzău, 1883–1923) sur leur propre évolution et sur le mouvement dadaïste. En 1907, Urmuz avait déjà publié ses *Pagini bizare* (*Pages bizarres*), dispersées dans différentes revues. Et en effet, ces récits excentriques, tout comme son roman *Apunake* (nom masc. inventé), anticipent sur ces spécificités, qui plus tard feront toute la singularité stylistico-linguistique de cette avant-garde franco-roumaine (Windisch 2006).

Behring (1994, p. 243ss.) note encore que le Surréalisme, tel que l'a proclamé en France André Breton, en 1924, dans son manifeste, a également gagné les cercles littéraires roumains. Les écrivains se sont demandés de quelle manière ils pourraient bien, par le biais de la littérature et de la poésie, remédier aux problèmes de notre société. Par le mot d'ordre *Poezia pe care vrem s-o facem* (*La poésie que nous voulons faire*), lancé en 1933 dans la revue « *Viața imediată* », il était prévu qu'en se détournant de l'« ancienne » avant-garde, l'on se penche, par le biais de la poésie, sur les questions les plus importantes de bon nombres d'êtres humains. Geo Bogza (1908–1993. cf. DGLR) passe pour être le représentant le plus important de cette « vie directe » ; ses textes présentent tout un amalgame de journaux, de télégrammes, de bulletins d'information, de pamphlets, de textes de propagande et de slogans. Avec ses deux psycho-grammes *Jurnal de sex* (1929, le titre ne satisfait aucunement aux attentes) et *Poemul invectivă* (*Le poème invectif*, 1933), il porte atteinte à la morale publique et à la bienséance ; « il en résulte qu'à la fin des années 30, il est de moins en moins possible aux écrivains d'avant-garde de s'exprimer publiquement, de par leur engagement pour une démocratisation de la société roumaine et du fait de leurs racines majoritairement juives » (Behring 1994, p. 245).

Toujours Behring (1994, p. 246ss.) définit Adrian Maniu (1891–1968. cf. DGRL), Ion Barbu (1895–1961. cf. DGRL) et Tudor Arghezi

(1880–1967. cf. DESR, p. 35–41) comme « trois indépendants du Modernisme roumain ». Certes, leurs noms apparaissent dans les revues d'avant-garde, sans cependant reprendre leur programme. Maniu est rédacteur de différentes revues, comme « Chemarea », « Universul », « Adevărul » et « Gândirea ». En coopération avec entre autres Lucian Blaga et Cezar Petrescu, il compile, dans ses *Figurile de ceară* (*Figures en cire*, 1912), dans un style « lugubro-baudelairien », tous les accessoires du décadentisme dans une « atmosphère sépulcrale » (Crohmălniceanu 1967–1975, II, p. 125, *apud* Behring 1994, p. 246). Ainsi, le poème dramatique *Salomeea*, de 1915, est-il une contribution importante de la pré-avant-garde, qui tenta de se détacher des impressions symbolistes. Ion Barbu, poète-mathématicien, « entre hédonisme oriental et hermétisme abstrait » (Behring 1994, p. 248), s'intéressa dans un premier temps aux symbolistes français, puis s'orienta vers le « panthéisme » de Nietzsche, sa « Grèce éternellement radieuse et sa joie de vivre dionysiaque » (Behring 1994, p. 249). Ses poèmes *Panteisme*, *Pentru Marile Eleusinii*, *Dionisaca* furent publiés en 1920, dans la revue périodique « Sburătorul ». Tudor Arghezi a, très tôt déjà, à son actif une riche œuvre poétique, compilée tout d'abord dans le recueil de poèmes *Cuvinte potrivite* (*Mots appropriés*, 1927) ; on y trouve entre autres *Duhovnicească* (*Invocation*), un poème philosophique dont la thématique est inspirée par des créations populaires roumaines (par exemple, de la ballade *Miorița* (*Brebis*) ; d'autres poèmes de ce genre sont *Mai am un singur dor* (*Je n'ai qu'un seul désir*) de Mihai Eminescu (1850–1889) ou *Gorunul* (*Le chêne*, 1919) de Lucian Blaga).

Entre les deux guerres, la littérature roumaine s'est enrichie considérablement grâce aux nouvelles et romans d'Arghezi. Durant la Seconde Guerre Mondiale, cet auteur a manifesté, à travers ses « pamphlets », son opposition au régime d'Antonescu et le 30 septembre 1943, également au régime allemand, en la personne de son ambassadeur, à Bucarest, ce qui lui a valu un séjour en prison, jusqu'à la libération de la Roumanie. Arriva alors le gouvernement socialiste et totalitaire de Gheorghiu-Dej, qui lui accorda de nouveau une marge de liberté pour ses publications. En contrepartie, Arghezi dut produire un lyrisme de propagande faisant l'éloge du régime politique

socialiste. Ainsi ne pouvait-on pas ultérieurement remettre en question la qualité du courant novateur, dont il a doté la langue littéraire roumaine ; par les œuvres poétiques qu'il a mises au service de sa révolte contre la transmission populaire, il ouvrit la voie à une poésie moderne. Et l'on ne peut pas lui imputer la faute, si après 1945, le langage poétique, selon les dogmes du réalisme socialiste, allait être considéré comme « la pourriture de la poésie » et comme « la poésie de la pourriture » (Behring 1994, p. 262).

3. L'évolution du roumain jusqu'au déclenchement de la guerre, en 1939

En 1943, Iorgu Iordan nous offre, avec sa *Limba română actuală. O gramatică a „greșelilor”*, une analyse synchronique du roumain, dans laquelle les fameuses « fautes » sont la marque de l'évolution permanente de la langue. Toutefois est-il difficile de pouvoir vraiment apprécier si ces innovations ont également trouvé leur entrée dans la langue littéraire. Selon Gheorghe Ivănescu (1980, p. 761–767), l'enseignement et l'usage de la langue littéraire a rencontré un plus grand intérêt après 1948 que dans les années précédentes et les linguistes se sont plus que jamais adonnés à la « cultivarea limbii române », préoccupation qui n'avait jamais été aussi forte depuis 1880. Reste pourtant à savoir si, comme le présume Ivănescu, la langue littéraire, dans cette période de l'entre-deux-guerres, n'avait pas déjà fait son entrée dans les villages sans porter cependant préjudice aux dialectes régionaux. Les mêmes doutes sont permis quant à la théorie d'Ivănescu, selon laquelle, la situation après 1948 aurait changé sous l'influence de la presse, de la radio (et de l'électrification), de la propagande culturelle et politique et surtout à cause de la participation des travailleurs et des paysans à la vie culturelle et politique. Selon lui, tous ces facteurs auraient permis à la langue littéraire de s'implanter solidement dans les villages, ayant pour résultat le fait que les habitants des villages ne seraient plus en mesure de parler le dialecte de leurs ancêtres.

Il semblerait que l'auteur ait exprimé ici le fantasme idéologique de l'époque, encore en vogue en 1980 (du reste, nous sommes d'avis que *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine)

d'Ivănescu est bien la meilleure de toutes celles qui puissent exister). En effet, les exemples choisis par Ivănescu pour illustrer l'interaction entre la langue poétique et la langue populaire montrent bien que, dans la période avant 1948 et même après, la langue a évolué de manière tout à fait autonome.

Des écrivains de la Transylvanie, tels que George Coșbuc (1866–1918. cf. DGLR) ou bien Lucian Blaga ont recours à des éléments dialectaux issus de leur entourage linguistique direct (comme, par exemple, le terme *glie* 'la glèbe'). Barbu Ștefănescu-Delavrancea (1858–1918), écrivain originaire de Munténie, use d'éléments dialectaux comme *a adăsta* (le roum. *a aștepta* 'attendre'), dans sa langue poétique. Argezi utilise le mot dialectal *ușure* (mot du XIX^{ème} siècle, usité en Olténie et aujourd'hui, hors d'usage), pour le mot roumain *ușor*, signifiant 'facile, léger'. Bon nombre d'écrivains actuels usent encore aujourd'hui d'un vocabulaire poétique courant, encore en vigueur jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle (ainsi, par ex. *dalb*, une autre forme de *alb* 'blanc', signifiant, poétiquement parlant, 'gracieux, doux' et encore utilisé après 1918 par l'écrivain Cezar Petrescu). A côté de ces régionalismes, nous trouvons également de nombreux éléments poétiques empruntés au XIX^{ème} siècle, mais toujours en usage, comme notamment des néologismes, tels que *filomela* (« philomèle ») 'rossignol', *dafin* 'mûrier', *roza* 'rose', *parfum/profum*, *zefirii*, *stela*, *orologiu*, *asin*, qui déplaisent à l'écrivain Alexandru Macedonski (1854–1920. cf. DESR, s.v.). Il recommande fortement de les remplacer par des éléments roumains courants, tels que : *privighetoare* 'rossignol', *salcâm* 'acacia, robinier', *trandafir* 'rose', *miros* 'odeur', *ceasornic* 'enregistreur de temps', *măgar* 'âne', etc., dont certains se seraient encore maintenus dans la langue poétique, mais aussi d'autres, proposés par Macedonski, qui à en croire Ivănescu (1980), n'auraient pas été vraiment poétiques. Après 1918, nous assistons à un revirement dans l'évaluation esthétique de la langue poétique, en rencontrant désormais un style ironique et satirique, avec des éléments rebutants, grotesques et vulgaires. Tudor Argezi, avec son poème *Psalm*, issu de son anthologie *Cuvinte potrivite*, mentionnée déjà, est le représentant par excellence de cette nouvelle tendance.

Arghezi faisait très rarement usage « du beau » dans sa terminologie ; bien plus, dans ses poèmes, se côtoyaient à la fois le laid et le beau dans un sublime mélange. Ainsi pouvait on le considérer comme l'initiateur d'un « un nouveau style popularisant », tel que nous le rencontrons déjà au XIX^e siècle chez Vasile Alecsandri (1821–1890), dans ses *Doine și lăcrămioare* (*Doinas et muguets*) ou bien encore chez Eminescu. Blaga, ainsi que Mihai Beniuc (1907–1988. cf. DESR, p. 79–82), prirent sa relève, en introduisant dans leur style des éléments empruntés à la langue courante de Transylvanie. Beniuc, pour sa part, eut recours à de nouveaux thèmes et motifs qui le firent s'intégrer dans une génération d'écrivains qui souscrivaient aux positions révolutionnaires du réalisme socialiste, tel que nous le retrouvons dans son poème historique *Țara* (*Le pays*), extrait de son recueil de poèmes *O samă de poemă* (*Quelques poèmes*, 1953), composé en souvenir des sociaux-révolutionnaires, tels que Gheorghe Doja (au XV^e et XVI^e siècle), Horea, Cloșca et Crișan (participants à la révolte des paysans de Transylvanie, en 1784), ou bien Avram Iancu (1824–1872), meneur de la révolte sociale et politique des roumains transylvaniens en 1848–1849.

Selon Ivănescu (1980, p. 711ss.), la naissance de ce style ne provient pas uniquement de ce mouvement d'innovation linguistique de la littérature élaborée, mais aussi du cadre social de cette époque où les grands écrivains, ces innovateurs de la langue poétique, étaient à la fois issus du peuple et du monde rural, conformément à l'élan de démocratisation de la société roumaine.

Parallèlement aux représentants de ce « style nouveau », nous rencontrons, dans la première moitié du XX^e siècle, de grands écrivains usant d'un style exclusivement poétique, sans la moindre trace de trivialité. Ivănescu (*op. cit.*, p. 723) cite l'exemple de Sadoveanu, que nous avons déjà mentionné, dans l'œuvre littéraire duquel se trouve réuni tout un éventail de styles, y compris un style élaboré, dont voici quelques exemples bien caractéristiques : *conținește* pour *încetează* ('il cesse, se calme, s'arrête') ; *inima prinde a-mi bate cu grăbire/inima începe a-mi bate repede/grăbit* ('mon cœur commence à battre fort') ; *o minune efemeră /o minune trecătoare* ('un miracle éphémère') ; *apele dintru început ale creației/apele de la început ale*

creației ('les eaux du début de la création') ; *sfârșit de faur/sfârșit de februarie* ('fin du février'), etc. Un style quelque peu désuet prédomine dans les romans historiques de Sadoveanu, tels que *Șoimii* (*Les Faucons*), *Zodia cancerului* (*Le signe astrologique du Cancer*) ou bien encore *Nicoară Potcoavă*. Selon Ivănescu (1980), le style des écrivains roumains se distinguait, à travers la période des années 1880 à 1980, par les traits suivants : poétiques, ironiques (satyriques, grotesques), compréhensibles, humoristiques, archaisants, en constatant deux styles littéraires en libre concurrence : celui de la Munténie et le style moldave, qui finalement se seraient standardisés à nos jours.

A partir de 1918, la langue littéraire est de plus en plus caractérisée par l'usage croissant de nombreux néologismes d'origine latino-romane, qui certes, au niveau de l'expression, n'étaient pas indispensables, mais témoignaient d'une expression choisie et cultivée, sans pour autant supplanter les expressions roumaines traditionnelles. Au cours du XIX^e siècle, déjà, elles ont été introduites à l'époque du « bon-jourisme » par les Roumains cultivés, qui maîtrisaient la langue française, et au fil du temps, elles sont devenues parties inhérentes de la langue : *cotidian*, *decent*, *depravat*, *impecabil*, *impertinent*, *rural*, *rustic*, *urban*, etc. ; pour l'ancien roumain, *zilnic*, *cuvincios/politicos*, *stricat/desfrînat*, *fără păcate*, *obraznic*, *țărănesc/sătesc*, *caracter orășenesc*, etc.

À cause de la grande diversité des thèmes abordés et des styles employés au sein de leurs œuvres, il n'est pas facile d'estimer dans quelle mesure les écrivains de l'entre-deux-guerres se sont souciés de sauvegarder et de cultiver la langue poétique. Par analogie à des programmes similaires dans les pays frères du bloc soviétique, comme la République Populaire de Hongrie ou bien la République Démocratique Allemande, l'usage de cette « *cultivarea limbii* » est devenu, après 1947, un véritable programme politico-linguistique. Dès 1943, Iordan, l'un des principaux défenseurs de ce concept, a, dans sa *Grammaire des « fautes »* (mentionnée déjà) établi un riche catalogue sous forme de listes de toutes les « fautes » langagières, s'écartant des normes linguistiques établies par les grammairiens. Il s'agit d'une critique s'appuyant sur la grammaire traditionnelle, un répertoire des « fautes » (sur l'exemple de la célèbre *Grammaire des*

Fautes de Henri Frei, 1929) de la langue courante et des variantes de la langue écrite, qui, semble-t-il, nécessitaient être soumises à un système de règles bien défini. En voici quelques exemples, tirés de la *Grammaire des « fautes »* de Iordan (1943, p. 47–67), du chapitre *Morfologia, Substantivul* : a) Néologismes à deux genres au singulier : *amprent/ă, Atlantic/ă, cataplasma/ă, compres/ă, control/ă, holocaust/ă, ipostaz/ă, metod/ă, sistem/ă, subsidiu/subsidie*, etc.; b) Noms vieux à deux genres au singulier: *brânduș/ă* ‘colchique’, *călău/ă* ‘guide, poteau indicateur’, *cojoc/cojoacă* ‘veste de fourrure des paysans’, *scobitor/scobitoare* ‘cure-dents’, *zălog/zăloagă* ‘gage, otage’, etc.; c) Noms vieux et nouveaux à deux genres au pluriel: *acizi/acide, antipozi/antipode, burdufi/burdufe* ‘peau d’un animal; une sorte de fromage’, *cauciucuri/cauciuci, combustibili/combustibile, glob/globuri, membri/membre, nuclei/nuclee, torenți/torente, vapori/vapoare*, etc.

En 1954, Iordan (et 1956) avait fixé pour mission à la communauté linguistique, et spécifiquement aux grammairiens, de veiller à l’usage soigné de la langue. Il a de nouveau recours au programme de la « *cultivarea limbii* » (Iordan 1977, p. 45–53), lors de sa critique de l’usage des néologismes tels que *aniversa(re)*, *comemora(re)*, etc., notions pour lesquelles des expressions roumaines traditionnelles telles que *sărbători(re)* ou bien *pomeni(re)* conviennent beaucoup mieux. Le nombre important d’exemples tirés de la langue courante, ainsi que d’articles de presse des années 50, illustrent l’objectif de ce programme linguistique ; d’une part de tels exemples témoignent de la tentative d’évaluer leur degré grammatical en les soumettant à une norme acceptée en général, d’autre part la critique faite aux néologismes n’exclut en aucun cas le soupçon qu’ici une épuration implique de la langue nationale, à l’arrière-goût xénophobe, était visée.

Iordan renvoie également aux publications faites lors des années 50 dans des revues telles que : « *Viața românească* » (1906), « *Limba română* » (1952), « *Contemporanul* » (1881) ou bien encore « *Gazeta literară* » (1854), qui, selon lui, se seraient également consacrées à ce programme. Mais ce sont en particulier les améliorations apportées à l’expression orale et écrite, en laissant de côté le langage poétique, qui offrent une vue d’ensemble de l’évolution du roumain (cf. Iordan, Robu 1978). Il faut encore mentionner Alexandru Graur

(1970, 1973), ainsi que Mioara Avram (1986), deux représentants compétents de ce programme. Graur (1970), pour sa part, parle d'un vif intérêt porté à la langue radiophonique et à celle de la télévision, en soulevant des questions d'ordre grammatical et stylistique, comme par exemple des variantes concurrentielles, dont il serait bon d'expliquer l'enjeu ; il semble là remettre en question le crédit porté aux grammairiens : *De unde știm cum e bine? (D'où pouvons-nous savoir si c'est correct?)* – il s'agit bien là du doute éternel que l'on peut nourrir lorsque l'on intervient de manière normative dans la langue et dans la liberté d'expression. Graur fournit, dans sa *Gramatica azi (La grammaire aujourd'hui, 1973, p. 21–23)*, non seulement un aperçu des expressions symptomatiques émanant de ce langage parlé, mais il renvoie également, avec un esprit quelque peu critique, à des formes productives et non productives tout comme à des formes conservatrices, ainsi qu'à des innovations utiles dans le cadre de la langue écrite. Avram a mis sur pied, dans sa *Gramatica pentru toți (La grammaire pour tous, 1986)*, un opulent catalogue d'exemples issus de la langue parlée ; elle n'a pas rédigé là une grammaire systématique, mais a dressé une liste de ces fautes des années 80, qui courent « toujours » en pensant aux nombreux programmes de cette « cultivarea limbii ». Il y est question de divergences de la norme d'expression, qui peuvent résulter d'une certaine ignorance, mais également d'une certaine ignorance intentionnée ou occasionnelle, ce qui selon Avram (1986, p. 425–426), resterait à élucider d'après des principes linguistiques et/ou extralinguistiques.

Si ces recherches faites sous la devise d'une « cultivarea limbii » semblent obéir à quelque détail près aux règles définies par la grammaticographie traditionnelle, il n'en reste pas moins que, pour la période consécutive à 1947, l'intensité de l'idéologie politique et de son incidence sur les considérations linguistiques restent plutôt floues. L'une des utopies les plus importantes du nouveau régime totalitaire, et cela ne concerne pas uniquement la Roumanie, a vraiment été l'introduction à tout prix d'une langue homogène, sans le moindre signe de particularité sociale. Naissait alors la doctrine d'une société sans classes, qui, comme l'affirme Zafiu (2009), avait mis parfaitement en lumière cette vision totalitaire. Dans l'Union

Soviétique, l'on s'est également obstiné à introduire la formule de la « limba întregului popor » (« la langue du peuple entier »). Il faut bien remarquer que les grammairiens, les écrivains tout comme les poètes, qui se réclamaient dans leurs œuvres littéraires d'un style élégant et soigné, ont nullement souscrit à de telles conceptions socialistes de la langue comme moyen d'expression de leur art. Mais dans quels registres de langue allait-on pouvoir répertorier cette « cultivarea limbii » : s'agit-il là de la langue populaire/du langage courant, de la langue journalistique (depuis longtemps déjà reflet de l'idéologie) ou bien de celle de la propagande politique quotidienne à la radio et à la télé, ou encore même de la langue littéraire qu'ont formée les « bons auteurs » roumains ?

Selon Rodica Zafiu (2009), l'on aurait fait de cette « cultivarea limbii » une sorte de langue mythique ; elle serait en quelque sorte le progrès inévitable du *drumul ascendent* (« le chemin qui monte »), la voie vers l'accomplissement parfait de la société socialiste. Il existe une véritable contradiction entre l'attachement porté à la langue populaire et l'effort constant de vouloir la standardiser dans le sens d'une langue soutenue que l'on a résolue – comparable au paradoxe du « centralisme démocratique » – à la sophiste, de manière plus ou moins spécieuse : une réglementation de la norme du populaire pourrait ainsi être justifiée, puisque la norme émanerait alors de la langue populaire et serait du fait son expression.

En s'identifiant aux masses, l'élite pouvait leur imposer ses règles. Vu sous cet angle, le régime totalitaire, bien que prêchant l'égalité, était en vérité de connotation élitaire et les écrivains de grande notoriété étaient les autorités sur lesquelles on avait misé, tandis que la norme, sans le moindre droit à contestations, avait été fixée par les intellectuels de la capitale comme indice.

4. La langue sous le charme de nouveaux principes idéologiques après 1945

Au lendemain du 23 août 1944, « ziua eliberării de sub jugul fascist » (« le jour de la libération du joug fasciste »), le Surréalisme en Roumanie, en s'engageant pour une « vie directe » après la catastrophe de la guerre, put profiter d'un engouement de courte durée,

qui toutefois prit fin le 31 décembre 1947, lors que la République Populaire Roumaine fut proclamée. Dès lors, le réalisme socialiste était en place et donnait le ton dans l'art et pour le quotidien. Cette nouvelle ère s'était alors donnée pour devise, « s'adonner à la langue, la soigner et la cultiver ». Ainsi, par exemple, Iordan (1954, p. 27) affirme : « Toate aceste fapte arată marea importanța socială a limbii literare și, drept consecință, nevoia imperioasă de a o cultiva, a o îmbunătăți și a o perfecționa neîncetat [...] » (« Tous ces faits démontrent la grande importance sociale de la langue littéraire et par conséquence, la nécessité impérieuse de la cultiver, de l'améliorer et de la perfectionner incessamment »). Le rôle des grammairiens était donc de veiller à un usage correct de la langue, c'est-à-dire d'être vigilant à ce que les règles grammaticales soient scrupuleusement respectées, de réfuter tout néologisme superflu, voire faussement employé et de veiller à ce que l'on ne fasse pas d'infractions stylistiques dans certaines tournures, etc. Il reste encore à élucider dans quelle mesure Iordan était prêt à incorporer dans cette « cultivarea limbii » tous ces éléments de langue française, qui, déjà au XIX^e siècle, avaient massivement inondé la langue roumaine et qui, depuis longtemps déjà, n'étaient plus des néologismes.

À présent, une énorme vague de termes techniques russes, essentiellement des termes politiques, déferla, qui toutefois, contrairement aux éléments français, ne se laissait que très difficilement intégrer à la langue roumaine, que ce soit morphologiquement ou phonologiquement parlant. Comme dans bon nombre d'états, des néologismes anglo-américains avaient fait, bien avant 1989, leur intrusion dans la langue roumaine, encouragés par l'influence des médias : programmes de télévision étrangers, émissions radiophoniques ou festivals internationaux. La publication d'une grammaire académique du roumain, *Gramatica limbii române* (GLR), tout comme la poursuite de la rédaction du dictionnaire de l'Académie Roumaine, *Dictionarul limbii române* (DLR), sont la preuve d'un travail considérable voué à l'entretien de la langue après 1945. À cela s'ajoutent, bien entendu, de multiples ouvrages scolaires, ainsi que des ouvrages didactiques de grammaire destinés aux étrangers pour l'apprentissage du roumain, des manuels linguistiques, dotés de précisions stylistiques,

issus du langage écrit soutenu. Citons ici, par exemple, Iordan, Robu (1978, p. 37– 70) : *Unele concepte de bază privind sistemul limbii române* (cf. și Graur 1970, 1973) ou l'Introduction de la grammaire de Iordan, *Limba română contemporană* (1954, p. 3ss.), où l'on affirme : *Limba română ca limbă națională unică a întregului popor românesc și ca formă a culturii naționale românești...* (La langue roumaine en tant que langue exclusive nationale de l'ensemble du peuple roumain et en tant que modèle de la culture nationale roumaine). On fait état, sous cette forme obligatoire, de brèves formules politiques, de devises de l'idéologie communiste et de sa transposition linguistique, dans le but d'éduquer l'homme dans la nouvelle société socialiste montante.

Mais peut-être est-ce le respect pour l'image de marque et pour la performance internationale des grammairiens et linguistes roumains, tels que Bogdan Petriceicu Hasdeu, Alexandru Philippide, Ovid Densusianu, Sextil Pușcariu, Alexandru Rosetti, Al. Graur et I. Iordan (pour ne mentionner que les plus renommés), qui a dissuadé le Parti Communiste Roumain de faire appliquer des directives en vue d'introduire dans la langue nationale des fioritures idéologiques ainsi que des concepts dogmatiques, domaine dans lequel il eut été très difficile de s'appuyer sur des connaissances poussées. L'adaptation programmée de la langue à la « nouvelle époque » – phénomène observé dans l'Allemagne nazie, avec la propagation de la LTI (*lingua tertii imperii*) – s'est avérée être une décision erronée, car elle a finalement abouti au développement d'une *limba (limbajul) de lemn* (langue/langage de bois) (Thom 1987 ; Rad 2009 ; Betea 2004–2005).

Cette « langue de bois » a connu une expansion sans relâche, dans l'expression orale comme dans l'écrit, tout particulièrement dans les quotidiens, à la radio et à la télévision, et peut être considéré après coup comme moyen de transmission des pouvoirs communistes/ totalitaires en vue de désinformer leurs populations qui ne pouvaient capter que les informations conditionnées et gonflées idéologiquement par le parti. Il suffit de penser au journal local de Cluj-Napoca, « Făclia », des années jusqu'à la Révolution de 1989, avec ses brèves informations internationales, dans lequel les sous-entendus idéologiques sautaient clairement aux yeux, mais aussi aux informations du soir, qui

ressassaient des informations déjà connues et que le lendemain matin on pouvait lire une fois de plus (aujourd'hui, « Făclia » présente à ses lecteurs des informations politiques équilibrées). Le principe de communication suivait toujours le même principe : d'un côté, il y avait un « desinformator » (médiatique) et de l'autre, les destinataires « informés », qui, par le biais de phrases passives impersonnelles et guindées, comme par ex. : *relațiile reciproce s-au strâns (les relations mutuelles se sont consolidées)*, *într-o atmosferă de stimă și respect reciproc (dans une atmosphère d'estime et de respect réciproques)*, *s-au exprimat urări (des félicitations ont été exprimées)*, devenaient des « désinformés » linguistiques. Les expressions impersonnelles exprimant la contrainte furent standardisées, comme par ex. *a trebui* 'devoir', *a fi dator* 'être obligé', *cu necesitate* 'obligatoire'. Une formule d'intimidation codifiée mettait en garde contre : *dușman de clasă* 'l'ennemi de classe', *dușman al poporului român* 'l'ennemi du peuple roumain', *hidră capitalistă* 'l'hydre capitaliste', qu'il fallait repousser, ou bien d'une *lipsă de vigilență revoluționară* 'manque de vigilance révolutionnaire', etc. Des personnifications métaphoriques suggéraient une proximité existante entre la direction politique et les concitoyens, ainsi l'exemple de *Stalin*, qualifié de *părintele popoarelor* 'le père des peuples'. Très appréciés étaient également les oppositions et les contrastes au sein des catégories conceptuelles, tels que : *buni / răi* 'les bons / les mauvais', *dușmani / prieteni* 'ennemis / amis', *abstract / concret*, *general / particular*, etc., qui à première vue faisaient miroiter une argumentation ferme et décidée, mais qui en réalité ne supportaient aucunement la moindre nuance d'un jugement personnel. Ainsi, jour pour jour, le lecteur/l'auditeur intéressé de l'époque subissait-il une réelle désinformation du fait même qu'avec la longue expérience qu'il s'était forgée au fil du temps il lui était totalement impossible de trouver dans ces formules linguistiques la moindre information et encore moins d'adhérer à leur contenu.

Cette langue « figée », caractéristique médiatique de l'époque du réalisme socialiste, a largement survécu à son effondrement, en 1989, et bien après – surtout dans la bouche d'hommes politiques, qui se la sont appropriés et qui l'ont façonnée à leur guise. D'autres syntagmes de langue ont été introduits avec des phrases ampoulées,

ronflantes et emphatiques, ainsi que l'emploi de néologismes inconnus ou inusuels, comme le montre l'exemple suivant : *Indiferent cum, într-un final, primordialitatea lui a ști politic și social, care nu înseamnă un glotosocietarism, își va desemna predictibilitatea, și-n consecință echilibrul, între a fi și a avea* (cf. Ungureanu 2010) (*n'importe comment, la priorité de son savoir politique et social, qui n'équivaut nullement à un «glottosociétarisme», va finalement lui conférer un caractère prévisible et, en conséquence, l'équilibre entre l'être et l'avoir*); un autre exemple pour un tel discours raide est le néologisme *impact*, présent souvent dans les discussions politiques.

Il faut bien entendu se garder de mettre sur le même pied d'égalité le jargon politique de cette langue de bois avec le vocabulaire très spécifique et certes tout aussi hermétique pour le profane, de la langue des médecins, juristes, militaires voire des linguistes, qui, elle, ne relève en aucun cas d'un endoctrinement politique et n'entend pas mener une désinformation intentionnelle. Ce ne sont pas uniquement les politiciens qui usent de ces propos vides de sens, ce sont aussi des individus de tous les jours, des gens simples issus de couches sociales les plus diverses et qui, lors de discussions tournant autour des sujets du quotidien comme l'immigration, l'appartenance religieuse, etc. utilisent toujours les mêmes expressions – des stéréotypes apparemment manifestes (Behring 1994, p. 21ss. ; Rad 2009). Bon nombre d'articles sur l'évolution du roumain publiés après 1948 se trouvent dans les revues littéraires et philologiques comme : « Arhiva » (fondée en 1889), « Cercetări de lingvistică » (1956), « Contemporanul » (1881), « Convorbiri literare » (1867), « Gazeta literară » (1854–1968), « România literară » (1968), « Limba română » (1952), « Viața românească » (1906), qui s'en tenaient strictement, au moins dans la première partie de la période, à l'idéologie totalitaire de la société communiste (dont les nouvelles du jour étaient publiées dans « Scânteia », fondée en 1948, dernière édition le 21 décembre 1989).

Le philosophe et le poète Lucian Blaga, mentionné plus haut, est « le type exemplaire » d'une personnalité se trouvant confrontée au slogan politique du néoréalisme dans l'art : tout d'abord relégué par

le régime, qui lui inflige une interdiction de publier, il est entièrement réhabilité après 1989. Vu la quantité impressionnante d'articles parus dans diverses revues, l'on peut difficilement apprécier dans quelle mesure les directives idéologiques ont été respectées par les poètes, les écrivains et même par leurs détracteurs, dans les revues littéraires parues avant 1989. Parallèlement à la discussion tournant autour des nouveaux principes de la production littéraire, il semblait que le fait de ne se concentrer que sur une description purement linguistique de la langue pouvait permettre d'interpréter les exigences rigides et teintées d'idéologie imposés aux grammairiens, chargés de la sauvegarde, de la défense, de la normalisation et de la critique de la langue, selon leurs propres compétences linguistiques (par exemple, une revue scientifique comme « Studii și cercetări lingvistice », SCL, 1950, était le support idéal, dans sa première période de parution, pour le soutien d'une telle tendance scientifique).

Anneli Ute Gabanyi (1975) décrit d'une manière assez impressionnante l'intégration des activités littéraires et artistiques dans le régime idéologico-politique du Parti Communiste Roumain, notamment dans les chapitres : *Liberalisierung unter Ceaușescu: Theorie und Praxis 1965–1968*; *Klimawechsel: 1969–1971*; *Ceaușescu, Kulturrevolution 1971–1974*. Il serait bon encore d'évoquer le mot d'ordre *apărarea limbii* (la défense de la langue) : contre qui devait-on défendre le roumain, comme ce dernier l'exigeait lors d'allocutions politiques à la télévision ? La défense de la langue était-elle intimement liée à la défense militaire de la patrie ? Negrilă (2004) rappelle, à ce propos, l'épisode décrit par l'écrivain roumain Ion Slavici (1848–1925. cf. DGLR) où il est question d'une région de tension politico-linguistique roumaine-hongroise existant vers 1872 en Transylvanie, époque au cours de laquelle la langue roumaine devait, devant l'hégémonie du hongrois, effectivement défendre sa raison d'être, s'affirmer et se légitimer comme langue officielle et matière scolaire. Dans les années ultérieures à 1947, les tensions à propos de la prononciation officielle du roumain se sont dissipées ; en Transylvanie, le hongrois et l'allemand étaient devenus les deux langues, reconnues dans le monde médiatique, des deux ethnies vivant en cohabitation avec les Roumains. En République de Molda-

vie, hors des frontières de Roumanie, la langue roumaine semble, en tant que langue nationale, se profiler dans une lutte défensive contre le russe, qui, dans l'ancienne République soviétique moldave, a subsisté comme langue d'une minorité ethno-russe. Le « Jurnal de Chișinău » (capitale de la République de Moldavie) titre, dans l'un de ses articles du 20 septembre 2013, relatant une interview récente : *Lupta întru apărarea limbii române continuă* (La lutte pour la défense de la langue roumaine continue. cf. Gulca 2013 ; Bojoga 2013), ce qui laisse bien entrevoir les soucis que l'on se fait à propos de la langue moldave/roumaine.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Avram 1986 = Mioara Avram, *Gramatica pentru toți*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1986.
- Behring 1994 = Eva Behring, *Rumänische Literaturgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Konstanz, Universitäts-Verlag, 1994.
- Betea 2004–2005 = Lavinia Betea, *Comunicare și discurs în „limba de lemn” a regimului communist*. http://www.fssp.uaic.ro/argumentum/numarul%203/Argumentum_nr._3_2004-2005_Cap.III.pdf (consulté le 22.02.2014).
- Bojoga 2013 = Eugenia Bojoga, *Limba română – „între paranteze”? Despre statutul actual al limbii române în Republica Moldova*, Chișinău, ARC, 2013.
- Crohmălniceanu 1967–1975 = Ovid S. Crohmălniceanu, *Literatura română între cele două războaie mondiale*, 3 vol., București, Editura pentru Literatură/Minerva, 1967–1975.
- DLR = *Dicționarul Limbii Române*, București, Socec – C. Sfetea 1913ss.
- DESR = Mircea Zăciu, Marian Papahagi, Aurel Sasu (eds.), *Dicționarul esențial al scriitorilor români*, București, Albatros, 2000.
- DGLR = Eugen Simion (ed.), *Dicționarul general al literaturii române*, 7 vol., București, Univers Enciclopedic/Academia Română, 2004–2009.
- Frei 1929 = Henri Frei, *La grammaire des fautes*, 1929. Reprint: Genève-Paris, Slatkine 1993.
- Gabanyi 1975 = Anneli Ute Gabanyi, *Partei und Literatur in Rumänien seit 1945*, München, Oldenbourg, 1975.
- GLR = *Gramatica limbii române*, vol. I–II, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1963.
- Graur 1970 = Alexandru Graur, *Scrisori de ieri și de azi*, București, Editura Științifică, 1970.
- Graur 1973 = Alexandru Graur, *Gramatica azi*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973.

- Gulca 2013 = Ilie Gulca, *Lupta întru apărarea limbii române continuă*. Interviu cu filologul Albina Dumbrăveanu. <http://www.jc.md/lupta-intru-apararea-limbii-romane-continua/> (consulté le 25.01.2014)
- Iordan 1943 = Iorgu Iordan, *Limba română actuală. O gramatică a „greșelilor”*, Iași, Tip. Alex. A. Țerek, 1943; ediția 1948, București, Socec & Co.
- Iordan 1954 = Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*. Manual pentru instituțiile de învățământ superior, București, Editura Ministerului Învățământului, 1954; ediție nouă 1956.
- Iordan 1977 = Iorgu Iordan, *Limba literară. Studii și articole*, Craiova, Scrisul Românesc, 1977.
- Iordan, Robu 1978 = Iorgu Iordan, Vladimir Robu, *Limba română contemporană*, București, Editura Didactică și Pedagogică, 1978.
- Ivănescu 1980 = Gheorghe Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, Junimea, 1980.
- Negrilă 2004 = Iulian Negrilă, *Ioan Slavici în apărarea limbii române*, in „România Literară”. Revistă a Uniunii Scriitorilor din România, n° 7, 19, 2004.
- Rad 2009 = Ilie Rad (ed.), *Limba de lemn în presă*, București, Tritonic, 2009.
- Thom 1987 = Françoise Thom, *La langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.
- Ungureanu 2010 = Elena Ungureanu, *Limba de lemn* <http://ungureanu-elena.blogspot.de/2010/09/limbajul-de-lemn.html> (consulté le 05.01.2014).
- Windisch 2006 = Rudolf Windisch, *Grigore Cugler (1903–1972): Ein in Deutschland unbekannter rumänischer Dadaist*, in: Nicolae Bocșan (ed.), *Universitate și Cultură. Volum dedicat Profesorului Andrei Marga cu ocazia împlinirii vârstei de 60 de ani*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2006, p. 291–306.
- Zafiu 2009 = Rodica Zafiu, *Păcatele limbii. Din istoria „cultivării limbii”*, in „România literară”. Revistă a Uniunii Scriitorilor din România, n° 47, 15, 2009.

THE ROMANIAN LANGUAGE
IN HISTORICAL, LITERARY AND LINGUISTIC CONTEXT
IN THE 20TH CENTURY, UNTIL 1989
(Abstract)

After the peace treaties of Saint-Germain and Trianon (1919, 1920), Romania was able to significantly increase its borders as compared to the pre-war period, becoming „Great Romania”, which inspired writers, such as Liviu Rebreanu, Camil Petrescu or Cezar Petrescu, to an artistic and literary movement, emphasizing national identity. Lucian Blaga triggered a philosophical-poetic current. Mihail Sadoveanu should not be forgotten either. Tristan Tzara proclaimed „Dadaism”, which also influenced the French avant-garde. Iorgu Iordan, the grammarian, attempted to align the innovations of Romanian by imposing the culture of the language on grammarians, which resulted in a sort of mythical language of the socialist society, a „wooden language” (Zafiu 2009).

LIMBA ROMÂNĂ DIN SECOLUL XX ÎN CONTEXTUL
ISTORIC, LITERAR ȘI LINGVISTIC AL PERIOADEI
ANTERIOARE ANULUI 1989
(Rezumat)

Prin Tratatul de pace de la Saint-Germain și Trianon (1919, 1920), România și-a mărit considerabil suprafața în raport cu perioada de dinainte de război, devenind „România Mare”. Acest fapt i-a inspirat pe scriitori precum Liviu Rebreanu, Camil Petrescu sau Cezar Petrescu, dând naștere unei mișcări artistice și literare cu accent pe identitatea națională. Lucian Blaga creează un curent filozofico-poetic. Mihail Sadoveanu se remarcă și el în această perioadă. Tristan Tzara proclamă dadaismul, care influențează și avangarda franceză. Lingvistul Iorgu Iordan încearcă să alinieze inovațiile din limbă, impunând gramaticienilor cultivarea limbii, fapt care duce la crearea unui limbaj „mitic” al societății socialiste, a unei „limbi de lemn” (Zafiu 2009).

CUVINTE-CHEIE: *limbă și literatură română, identitate națională, element popular, cultivare a limbii.*

KEYWORDS: *Romanian language an literature, national identity, popular element, language cultivation.*

Universität Rostock
18051 Rostock, Germania
rudolf.windisch@yahoo.de